

(de la page 1)

Et les deux frères se trouvaient couchés sur des lits moelleux : et devant eux, une table était dressée, qui ne leur offrait que des mets délicats et des vins admirables, dans des plats d'or et dans des baires ciselées. Certainement, aucun monarque d'Orient n'offrit jamais à ses convives un repas plus magnifique. Des musiques de harpes vibraient dans l'air ; de belles esclaves, chastement vêtues de longues robes blanches, attendaient les ordres, immobiles comme des statues de marbre.

Déjà le Frère Léon étendait la main vers une coupe ; mais le Frère François l'arrêta :

« O mon frère ! lui dit-il, ne te hâte pas de tremper tes lèvres dans ce breuvage. Tout ceci est trop beau ! Ces fleurs, ces fruits, ces vins cette musique, ces femmes, — j'ai peine à croire que cela vienne du Seigneur. Tels ne sont pas ses miracles habituels. Il fit pleuvoir devant les Hébreux une manne que ceux-ci ne tardèrent pas à trouver fade : il ne les combla pas de tous ces biens dont la procession ne peut que nous éloigner de la félicité parfaite. N'as-tu pas entendu raconter que de telles tentations assaillirent, à maintes reprises, les Ermites du désert ? Seul, l'Esprit du mal peut offrir tant de délices aux appétits de notre chair. »

Et il fit avec ferveur le signe de la croix. Sans doute, il s'attendait à voir le palais s'abîmer, la salle disparaître, les mets se changer en puants immondices, les belles esclaves en truies, en chennes ou en vipères. Mais la table demeura, les harpes jouèrent un cantique, les belles esclaves se mirent en marche, et bientôt leur théorie figura une croix, qu'éclairait une lumière surnaturelle.

« Tu vois bien, frère François ! s'écria le Frère Léon. Il n'y a ici nul maléfice. C'est la bonté du Seigneur qui s'affirme dans ces magnificences. »

Et de nouveau il étendit vers la coupe d'or sa main, que le Frère François arrêta une fois encore :

« Frère Léon ! dit-il avec un peu de tristesse, prends garde à toi ! Multiples et infinies sont les ruses de l'Ennemi. Tous les moyens lui sont bons pour perdre les âmes. Il se peut que cette croix et ces cantiques soient une de ses ruses. »

Le Frère Léon répondit : J'ai si soif !

— N'importe ! reprit le Frère François. Il est doux de souffrir de la soif pour l'amour de Dieu et la félicité parfaite... »

Mais le Frère Léon l'interrompit en disant : J'ai si soif !

En ce moment, une grande croix lumineuse se dessina sur la muraille, vis-à-vis du Frère François, et une main de feu écrivit au-dessous, en lettres de feu : « Infinie et multiple est la bonté de Dieu ! »

Alors le Frère François reconnut la main qui avait averti Balthazar et fut rassuré dans son cœur. S'étant mis à genoux, il rendit grâces, et dit à son compagnon :

« Eh bien, Frère Léon, puisque telle est la volonté de Dieu, nous pouvons faire honneur à ce repas ! »

Mais il restait un peu triste : du pain sec, des figues, de l'eau claire, voilà le festin qu'il eût été heureux de tenir de la piété divine.

Et les belles esclaves, dont l'attitude était d'ailleurs celle qui convient à des vierges parfaitement sages, n'apportaient que des plats exquis et raffinés : des poissons énormes, confits dans des sauces de la plus belle couleur et du goût le plus agréable ; des paons rôtis qui

semblaient vivants, avec leurs plumes étalées en roue ; des gibiers de toutes sortes, des pâtés dans des croûtes dorées, des raisins gros comme des noix, et mille autres fruits, venus des quatre parties du monde que personne n'aurait su nommer.

Le Frère Léon mangeait de grand appétit. Le Frère François lui-même, le palais excité par les épices, regrettait moins le pain sec, les figues et l'eau qu'il aurait seulement souhaités. Et le vin, bien qu'ils se gadaient l'un ou l'autre d'en abuser, leur réchauffait le cœur.

Quand ils furent rassasiés, ils s'endormirent doucement, bercés par la céleste musique des harpes, et ils rêvèrent ensemble que le Paradis s'était ouvert pour eux.

Puis ils se réveillèrent ; ils étaient debout sur le flanc neigeux de la Verna, non loin des premiers sapins qui couronnent le sommet.

« O Frère François, dit le Frère Léon, que tout cela était beau ! Pourtant, nous n'avons pas rêvé, car je ne sens plus ni les tenailles de la faim, ni les brûlures de la soif, et mes membres sont souples et légers, comme après un bon repos. »

Mais le Frère François restait debout, appuyé sur son bâton et plongé dans une méditation profonde.

« O Seigneur ! soyez béni, disait-il dans son cœur, car le Frère Léon, votre petite brebis, allait mourir, et vous l'avez sauvé ; nous avons faim et vous nous avez rassasiés ; nous avons soif et vous nous avez désaltérés ; nous étions épuisés de fatigue et vous nous avez délassés. Mais pourquoi, Seigneur, de tels moyens. Pourquoi des viandes si fines, des vins si généreux, ce palais, cette musique, ces esclaves ? Vous pouviez transporter dans sa cellule, sur les ailes d'un aigle, le pauvre Frère que ces forces avaient trahi ; vous pouviez faire jaillir devant lui, sous la neige, la source bienfaisante, comme vous fîtes une fois pour votre humble serviteur ; vous pouviez, plus simplement encore, amener auprès de lui une chèvre dont les mamelles auraient suffi à sa faim et à sa soif. Pourquoi, Seigneur, nous avoir conviés à un repas comme je n'en fis jamais à l'époque de mes prodigalités les plus folles ? »

Longtemps, le Frère François continua de penser ainsi, tourmenté par cette question qu'il ne pouvait résoudre. Le Frère Léon, à deux ou trois reprises, essaya de le tirer par la manche de sa robe, en lui disant : « Mon frère, n'oublie pas qu'on nous attend au couvent pour la fête de Noël, que nous célébrerons avec nos frères. »

Il n'entendait pas et demeurait plongé dans sa méditation, sachant bien que la réponse attendue viendrait et que la lumière se ferait dans son esprit. En effet, il finit par entendre au fond de lui la voix mystérieuse qui lui parlait quelquefois. Et cette voix disait :

« O Frère François ! le Seigneur n'a pas créé seulement le pain, l'eau et les figues ; toutes les bonnes choses et toutes les belles choses sont aussi son œuvre. N'est-ce pas son soleil qui dore le raisin dans les vignes ? Est-ce que la beauté des êtres n'est pas un hymne à sa louange ? Et crois-tu donc que seul l'Ennemi soit capable de produire la joie des yeux et celle des sens ? Tout ce qui est bon vient de Dieu, Frère François, il faut que tu le saches. Seul l'orgueil vient de l'Ennemi. Descends dans les secrets de ton cœur, mon frère, et vois s'il n'y avait pas quelque or-

gue'l dans le mépris que tu faisais des beautés de la terre et des complaisances de la chair ? Tu le sauras, maintenant, et tu te méfieras davantage de toi-même, et tu comprendras que le royaume de Dieu est un pays riche et fécond, et que la sagesse de l'homme est de s'y promener librement, sans repouter les frais ombrages ni les fruits savoureux. »

La voix se tut, et le Frère François à son tour dit au Frère Léon : « Mon Frère, il est temps de nous remettre en chemin, car on nous attend au couvent pour célébrer le jour de la Noël. »

La couche de neige était plus épaisse ; dans le petit matin, la bise sifflait plus aigre encore que la veille ; les sapins qui couronnent le sommet de la montagne semblaient des fantômes désolés. Les deux Frères marchèrent un moment en silence, avançant à grand-peine, bientôt haletants. Un vol de corbeaux passa sur leurs têtes. L'aube du jour sacré se levait, désolée comme si elle eût été chargée de toutes les tristesses de la terre. Et le Frère Léon pensait, — mais sans oser s'avouer sa pensée :

« Pourquoi suis-je à gravir dans ses montagnes, au lieu d'être encore couché dans le beau palais que le Seigneur m'avait prêté ? »

Puis, au bout d'un moment, comme il éprouvait le besoin d'entendre le son de sa voix, il demanda à son compagnon :

« Frère François, dis-moi, je t'en prie, en quoi consiste la vie bienheureuse ? »

Le Frère François répondit avec un soupir :

« En vérité, Frère Léon, je ne le sais plus ! »

Et, après un silence, il ajouta :

« Mais je crois que la vie bienheureuse consiste à comprendre toujours les vrais desseins du Seigneur et à suivre ses conseils en toutes choses !... »

EDOUARD ROD.

DIEU VOUS BENISSE

Dans un salon, à table, dans la rue, n'importe où, éprouvez-vous l'irrésistible besoin d'ouvrir démesurément la bouche, comme si vous vouliez avaler je ne sais quoi de gigantesque, et de lancer un éternuement formidable, aussitôt, si vous êtes en compagnie de quelqu'un, vous entendez comme un écho : « Dieu vous bénisse. »

Voilà, pourrais-je dire, l'accueil de l'éternuement.

C'est d'usage ; que l'on vous envoie involontairement ou non des particules de salive à la figure, pourvu que vous entendiez gémir les muscles expiratoires de notre voisin, il faut vous montrer poli et faire la salutation traditionnelle. Cette marque de politesse est assez originale, et vous vous êtes sans doute déjà demandé d'où vient cette coutume.

Selon le grand Aristote, on saluerait ainsi celui qui éternue pour marquer qu'on honore son cerveau, le siège du bon sens et de l'esprit. Si tel est bien le cas, nous pouvons dire que nous honorons assez souvent des cerveaux creux, cependant, montrons-nous toujours indulgents ; personne n'est certain de posséder un cerveau supérieur à celui de son voisin. Cette politesse, comme on le croit peut être pas seulement pratiquée chez les peuples civilisés, elle est connue même des peuples que nous regardons comme grossiers et barbares.

Quand l'empereur du Monomotapa éternuait, ses sujets, avertis par un signal convenu, faisaient des acclamations gé-

nérales dans tous les Etats. Comme on le voit, l'éternuement et cet empereur produisait plus d'effet que celui de Bismark, et intéressait autant le peuple du Monomotapa qu'une indigestion du souvenir du céleste empire intéresse les Chinois.

Le Père Fabien Strada prétend que pour trouver l'origine de ces salutations, il faut remonter jusqu'à Prométhée. Avoisons, en passant, que l'opinion de ce bon Père nous tire d'un grand embarras, car aucun de nous n'aurait eu l'idée de prendre ce personnage mythologique pour expliquer l'origine de cette coutume. Selon lui l'illustre contrefacteur de Jupiter, ayant dérobé un rayon solaire dans une petite boîte pour animer sa statue, le lui insinua dans les narines comme une prise de tabac, ce qui naturellement la fit éternuer.

Les Rabbins eux aussi ont dit un mot à ce sujet, car voyez-vous s'il est si important.

Ces augustes chefs des consistoires Israélites disent que l'honneur du premier éternuement revient à notre grand et vénérable père Adam, et qu' Eve, saluant le premier homme, donna l'exemple à toute l'humanité. Je crois facilement à l'éternuement adamique, mais à la salutation de ma grand-mère Eve, non pas.

Dans l'origine des temps, c'était dit-on un mauvais pronostic et le présage de la mort. Cet état de choses continua jusqu'à Jacob, qui, ne voulant pas quitter le monde pour cause aussi légère, pria Dieu de changer cet ordre de choses.

De là vient l'usage de faire souhaits de bonheur quand on éternue.

Si nous n'avions que ces renseignements pour nous satisfaire je crois que nous trouverions beaucoup d'incrédulités, mais heureusement, on a trouvé une cause plus probable de ces politesses.

Sous le pontificat de Grégoire le-Grand, il y eut en Italie une sorte de peste qui se manifesta par des éternuements ; tous les pestiférés éternuaient ; on se recommanda à Dieu, et c'est de là qu'est venue l'opinion populaire, que la coutume de se saluer tire son origine d'une maladie épidémique, qui emportait tous ceux dont la membrane pituitaire était simulée trop vivement.

Salgues qui a écrit sur les erreurs et les préjugés, dit dans ses livres qu'en général, l'éternuement chez les anciens était pris tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part, suivant les temps, les lieux et les circonstances ; un bon éternuement était celui qui arrivait depuis midi jusqu'à minuit, et quand la lune était dans les signes du Taureau, du Lion, de la Balance, du Capricorne et des Poissons ; mais s'il venait de minuit à midi, si la lune était dans les signes de la Vierge, du Verseau, de l'Ecrevisse, du Scorpion, si vous sortiez du lit ou de table, c'était alors le cas de se recommander à Dieu.

L'éternuement, quand on l'entendait à sa droite, était regardé chez les Grecs et les Romains comme un heureux présage.

Enfin, chers lecteurs, je vous dirai que les Grecs, en parlant d'une belle personne, disaient que les amours avaient éternué à sa naissance.

C'est à propos d'en dire autant de nos charmantes Canadiennes.

ALBERT FERLAND.

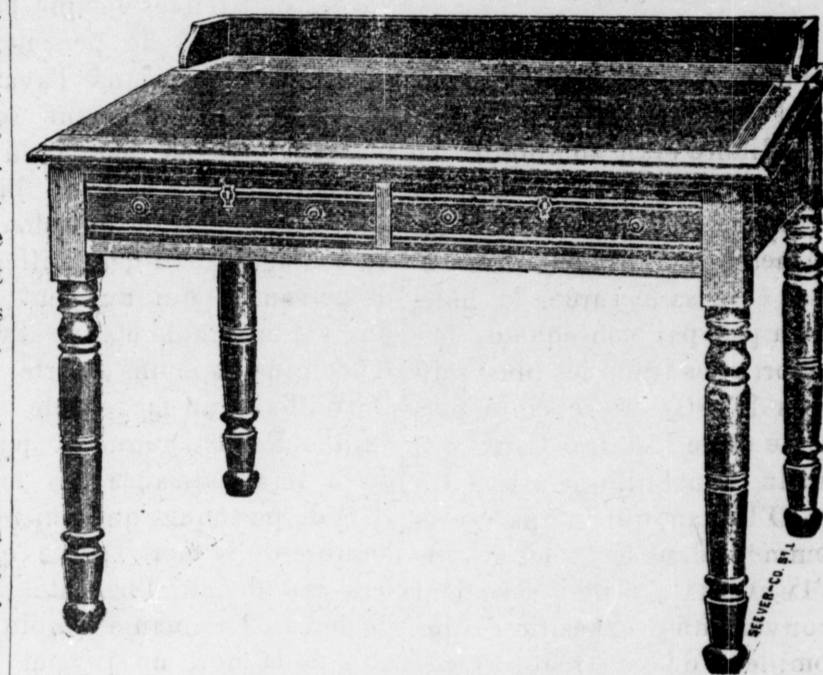
Ripans Tabules.



SCHOOL

FURNITURE

Good, Strong & Cheap



MARK WRIGHT & CO.

Charlottetown

WRITE FOR PRICES.
Jan. 16 '96.

HAVE YOU A LEAKY ROOF?

Have you a roof that you have tried all kinds of Roofing on and cannot get tight and waterproof? If you have such a roof, you should try Canvas Roofing and then you will be happy.

CANVAS READY ROOFING

Is cheaper and better than Shingles for a pitch or pitroof ch and gravel for a flat roof.

Will Turn The Water Every Time

And is the Cheapest and best Roofing in the Market. Can be seen in use on Schurman, Lefurgey & Co's drying house at the rear of their New Mill, or on D. Rogers' dwelling house, or W. P. Rogers' dwelling house on Church Street.

For Sale by

D. ROGERS & SON

Summerside, June 10, 1896.

One of the most useful things
YOU CAN HAVE IS A



Blair Security Fountain Pen.

They being always ready at any time or place to write. To save the loss of time and labor required in reaching for ink. The writing is more uniform, the train of thought is not interrupted. They improve the hand, and save the cost in a short time in the outlay of steel pens and pencils, as they take the place of either and will last a lifetime.

A THIRTY DAY'S TRIAL WILL COST YOU NOTHING

PRICES No. 1 Gold Pen, fine point, at \$1.75. No. 2 Gold Pen, fine or stub point, 2.00. No. 3 Gold Pen, fine or stub point, 2.50. No. 4 Gold Pen, fine or stub point, 3.00.

Handsomely Chased and Gold Mounted, 75 cents extra.

Send all orders to
BLAIRS FOUNTAINE PEN CO., 141 Broadway,
NEW YORK.

NOTES RECEIPTS, Envelopes